Il était là, debout sur le rivage d’une mer déserte

Et, plein de ses grandes pensées,

Il regardait au loin.

À ses pieds, le fleuve roulait ses larges eaux

Que seule remontait péniblement une embarcation.

Çà et là des chaumières, asiles du Finnois indigent,

Se dressaient noirâtres sur ces bords envahis par la mousse et la vase.

Et la forêt impénétrable aux rayons d’un soleil voilé de brume

Etendait sa rumeur alentour.

Il se disait :

« D’ici, nous menacerons le Suédois.

Une ville y sera bâtie malgré nos orgueilleux voisins.

La nature a voulu qu’ici

Nous percions une fenêtre sur l’Europe

Et que nous demeurions le pied ferme au bord de la mer.

Jusqu’ici, portés par ces flots qu’ils ne connaissaient point,

Tous les pavillons viendront nous rendre visite.

Et l’on y pourra banqueter à l’aise. »

" Devant lui, la mer était vide;Méditant de graves desseins,Il regardait vers les lointains.A ses pieds le fleuve splendideOù passait un pauvre canot;Sur les rives marécageuses,  ça et là de tristes hameauxOù des familles besogneusesDe Finnois trouvaient un abri;D'immenses forêts frémissantesOù jamais le soleil n'a lui.Il songeait: la Suède est puissante;D'ici nous la menacerons.Abattons son orgueil, ouvronsSur l'Occident une fenêtreUne ville ici doit paraître.Lorsque nous serons établisDes hôtes de tous les paysViendront, par des routes nouvelles,Mener une fête éternelle. "  
Alexandre Pouchkine  
Prologue du Cavalier de bronze1833Traduction de J.-L. Backès